

## INTRODUCTION

Être enfant sous l'Ancien Régime ou au Moyen Âge en France, dans l'Antiquité à Rome ou en Gaule romaine, autant d'exemples de sujets d'étude (Ariès 1960 [1973]; Alexandre-Bidon, Lett 1997; Néraudau 1984; Coulon 1994), parmi bien d'autres concernant l'Histoire des enfants. Les sources en sont multiples et variées. Ces travaux se fondent, à des degrés divers selon le domaine concerné, sur des textes, littéraires, normatifs ou juridiques, des représentations figurées, des objets de la vie quotidienne. Les données du funéraire sont parfois sollicitées pour ces périodes historiques, mais apportent surtout des compléments face à la relative richesse des trois premières séries d'informations.

Aborder ce thème pour un champ de la Protohistoire, en l'occurrence le Sud de la France aux Âges du Bronze final et du Fer, peut paraître à bien des égards une gageure. Dans cette région, pour cette époque, sources écrites et figurées qui parlent de l'enfant font complètement défaut; pas de jouet non plus, sauf exception à la marge culturelle et/ou chronologique. En fait, le seul domaine où l'enfant apparaît est celui de la tombe. Paradoxalement, l'enfant protohistorique n'existe ici que lorsqu'il est mort. Mais, en tant que discours sur les vivants, la tombe est très éloquente sur ce sujet. Le traitement du cadavre, le lieu de la sépulture, la forme de celle-ci, les modalités de dépôt des restes, la nature, la quantité et, sans doute, la signification des objets qui les accompagnent varient en effet plus ou moins considérablement selon l'âge au moment du décès. Ces différences distinguent non seulement les enfants des adultes, mais aussi les en-

fants entre eux en fonction de leur âge, et en ce registre ce ne sont pas seulement les présences qui sont signifiantes mais également les absences. L'approche de cette mine d'informations n'est possible que depuis peu de temps, depuis les progrès réalisés par l'archéologie funéraire durant les quarante dernières années et la publication exhaustive de nombreuses tombes et nécropoles protohistoriques de cette aire géographique.

### *Le concours d'une archéologie funéraire renouvelée*

Avant les années 1960-1970, fouiller une sépulture consistait essentiellement à récupérer des objets et l'archéologue, sans formation en ostéologie humaine, et d'ailleurs pas toujours conscient de l'intérêt de ce document, se bornait à constater si le défunt avait été incinéré ou inhumé. Depuis, ce secteur de la recherche a largement bénéficié des progrès de l'archéologie funéraire, grâce en particulier au développement de «l'anthropologie de terrain», qui, lors de la fouille de la sépulture, met au premier plan le mort lui-même, élément central autour duquel se sont ordonnés l'ensemble des gestes développés en la circonstance. Cette archéologie suppose la prise en compte des restes osseux des défunts et de tous les autres vestiges de la tombe, et la mise en relation de celle-ci avec son environnement, que celui-ci soit également funéraire ou non. Elle implique donc que soient reconnus le nombre de décédés par sépulture, l'âge et si possible le sexe de chacun d'eux, le mode de traitement du cadavre et la façon de déposer ses restes. Elle requiert que soient éga-

lement appréhendés l'équipement ou la parure éventuelle du cadavre, son accompagnement d'objets ou d'offrandes, l'état et le mode de dépôt de ceux-ci, la morphologie et l'aménagement des sépultures, leur éventuelle signalisation, leur répartition topographique au sein d'un groupement de tombes ou, plus généralement, dans l'espace anthropisé (Duday *et al.* 1990).

Mais nos connaissances dans le domaine du funéraire protohistorique ont aussi été grandement favorisées par l'élargissement de la problématique des fouilles d'habitat et l'affinement des méthodes d'investigation sur ces sites qui permettent d'y découvrir les vestiges de tous petits enfants et leurs sépultures. L'anthropologie de terrain s'est évidemment aussi appliqué à ce type de gisement (Tillier, Duday 1990; Dedet *et al.* 1991; Fabre 1996).

Cette source funéraire est foisonnante dans le domaine pris en compte, du Quercy, du Toulousain et des Pyrénées centrales à l'ouest, jusqu'à la frontière italienne à l'est, en passant par le Languedoc, le Sud du Massif central et la Provence, pour le dernier millénaire avant notre ère. Ce sont, en effet, plus de trois cents sépultures d'enfants qui sont connues, sur quelque trois mille tombes actuellement utilisables, celles pour lesquelles existe une documentation précise concernant tous les aspects tangibles pour nous des pratiques funéraires, mais aussi le défunt lui-même et, tout particulièrement, son âge au décès et si possible son sexe. Et ces tombes sont relativement bien réparties dans l'espace et le temps.

Une telle lecture conjointe de ces sépultures, celles découvertes hors des habitats comme celles placées au sein des agglomérations des vivants, permet d'approcher les représentations collectives de la mort et de l'au-delà d'une société sans écriture ou presque, mais également de fournir une image de l'organisation des vivants et de leur structure sociale et économique. A ce stade, en particulier elle nous parle des enfants, de leur statut, et de l'enfance. Elle permet d'aborder concrètement, matériellement, mais aussi et surtout statistiquement, les différents stades de l'enfance protohistorique, ce que n'autorisent ni la documentation non funéraire ni la quasi-absence d'objets relatifs à la vie infantine.

### *La grande indigence de la documentation non funéraire et des objets de la vie infantine*

L'écriture est alors absente dans presque toutes les contrées du Sud de la France. Elle n'est que rarement et tardivement utilisée dans les régions côtières et commerçantes, l'ibère en Languedoc occidental à partir du milieu du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., le gallo-grec dans la moitié orientale du Languedoc et en Provence occidentale dès la fin du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. Et au demeurant, les textes retrouvés sont très spécialisés. Il s'agit essentiellement de marquer et de faire résonner son nom et celui de ses dieux sur des céramiques ou des monuments en pierre, et, en Languedoc occidental, de graver des contrats commerciaux sur plaquettes de plomb (Bats 1988b; 2000). De tous ces documents les enfants sont absents et rien ne permet de penser que les noms de certains d'entre eux figurent parmi les marques de propriété inscrites sur des récipients.

La ville portuaire de Lattes a bien livré deux textes gravés sur tessons de vases campaniens qui témoignent, pour une époque tardive de la Protohistoire, le II<sup>e</sup> s. av. J.-C., d'un apprentissage scolaire de la langue grecque. L'un d'eux, à cause de la qualité graphique et de la présence d'un mot grec recherché, serait, d'après M. Bats qui en a effectué l'étude, un modèle d'écriture fait par un grec (Bats 1988a, p. 148, n° 9 et p. 158). Ce tesson comprend le début d'un abécédaire grec, d'alpha à delta, interrompu par la cassure, et, au dessous, un nom peut-être complet «Knax», hapax qui paraît faire référence au lait et à la «nourriture lactée du premier âge» (fig. 1, n° 2). Le second texte est également un abécédaire, complet cette fois, mais très maladroitement gravé comme s'il s'agissait d'un exercice d'élève (fig. 1, n° 1) (Bats 1988a, p. 151, n° 37 et p. 158; complété par Py 1994, p. 280, fig. 77 et p. 283). Mais ces documents soulèvent deux interrogations. D'abord les élèves concernés par ces textes sont-ils des enfants ou des adultes? L'allusion éminemment symbolique au lait du premier âge sur le premier abécédaire pourrait-elle indiquer que cet apprentissage est plutôt le fait d'un enfant? L'autre face de ce même tesson est gravé d'un dessin en forme de grille : celui-ci évoquerait-il quelque jeu infantin, comme le suggère M. Bats? L'autre question a trait au milieu dont ces textes sont is-

sus, indigène ou colonial, car, dans une région du Languedoc oriental où aucun phénomène de colonisation n'a été signalé par les auteurs anciens, Lattes apparaît cependant comme une agglomération particulièrement ouverte aux échanges commerciaux et culturels. On le voit, le rapport à l'enfant indigène n'est ici qu'hypothétique, et, de toute manière d'après ce que l'on sait par ailleurs de l'utilisation de l'écriture dans la Protohistoire régionale, cet apprentissage du grec ne saurait concerner qu'une frange territoriale et une portion de population réduites.

Même silence dans les écrits que les auteurs anciens ont consacré à la Gaule du Sud, qu'ils soient de langue grecque, comme Diodore de Si-

cile, Strabon ou Appien, ou latine comme César, Pomponius Mela, Pline l'Ancien ou Ammien Marcellin. Tous s'inspirent en fait de l'œuvre, aujourd'hui disparue, de Poseidonios d'Apamée qui, à la fin du II<sup>e</sup> s. ou au début du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., parcourut Provence et Languedoc. Pour sa part César y ajouta les informations acquises par sa propre expérience. Dans tout cet ensemble, nous ne trouvons qu'un seul passage intéressant l'enfant protohistorique, et plus particulièrement les conditions de la naissance.

Ce texte nous est rapporté par Strabon (3, 4, 17). Il émane de Poseidonios qui, notamment, fut l'hôte d'un marseillais, *Charmolaos*, en son domaine provençal; et celui-ci lui fit le récit sui-

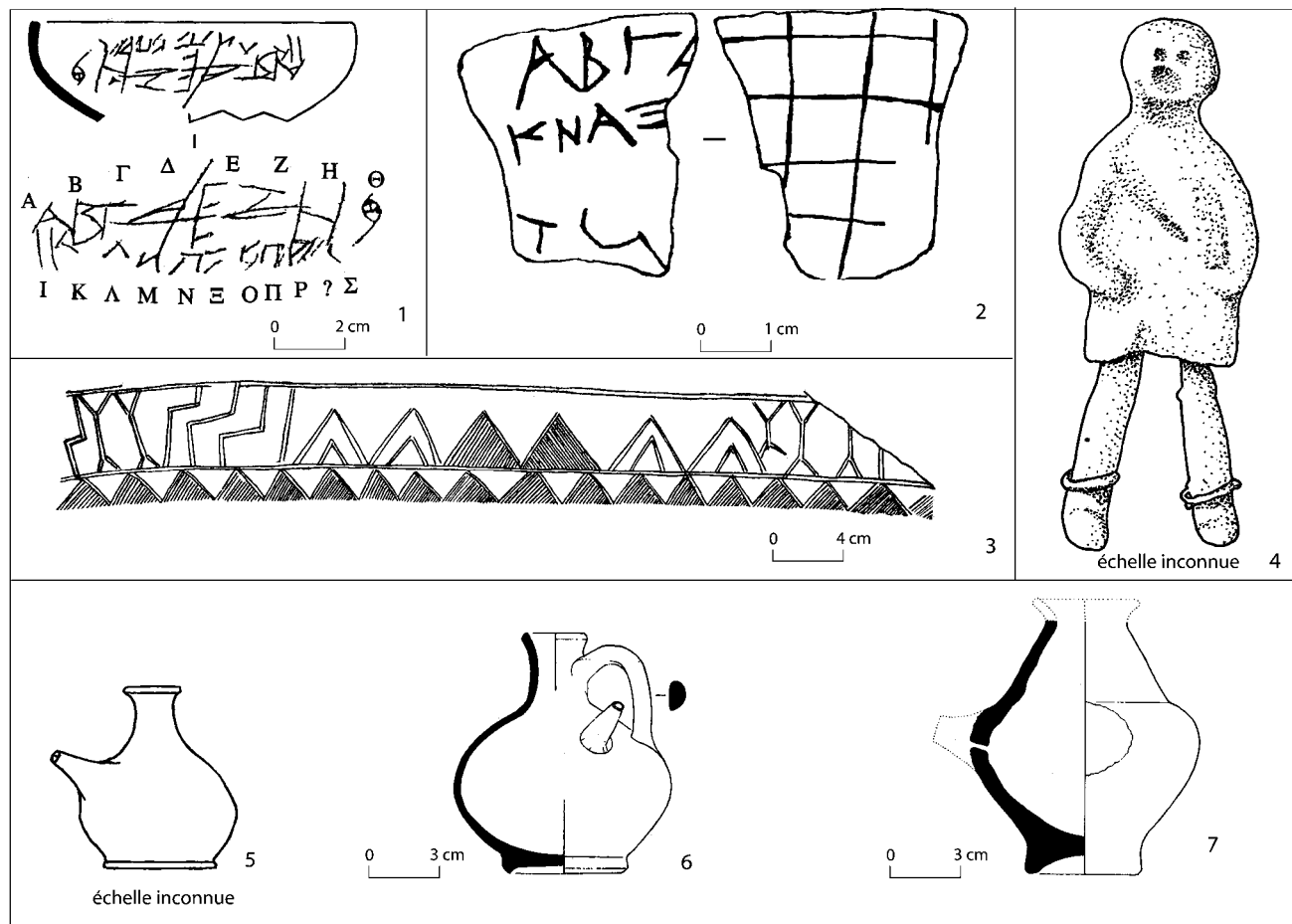


Fig. 1 – 1 : Abécédaire grec gravé à l'intérieur de la vasque d'un bol en céramique campanienne A (vers 200-175 av. J.-C.) provenant de l'habitat de Lattes, Hérault (d'après Py 1994); 2 : début d'abécédaire grec gravé sur la première ligne à l'extérieur d'un plat en campanienne A (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.) provenant de l'habitat de Lattes; à l'intérieur, dessin incisé en forme de grille (d'après Bats 1988a); 3 : décor gravé sur coupe non tournée biconique (Bronze final IIIb) de la tombe 188 de Millas, Pyrénées-Orientales (d'après Ponsich, de Pous 1951); 4 et 5 : poupée en terre cuite et petit vase à goulot de la tombe des Oules à Nîmes (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) (d'après Py 1981); 6 : petit vase à goulot de la tombe 18 des Marronniers à Beaucaire, Gard (deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) (d'après Dedet *et al.* 1978); 7 : petit vase à goulot de l'habitat de Saint-Pierre-lès-Martigues, Bouches-du-Rhône (première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) (d'après Lagrand 1979).

vant : «un jour qu'il avait loué pour les labours des ouvriers et des ouvrières, l'une des femmes se trouva en mal d'enfant, quitta son travail sans aller bien loin, accoucha et revint aussitôt travailler afin de ne pas perdre son salaire. L'ayant vue accomplir avec peine sa besogne, il en avait ignoré la cause, mais après l'avoir apprise, assez tard, il avait aussitôt laissé partir la femme avec l'argent de la journée. La femme, alors, avait porté le nouveau-né vers une source, l'avait lavé, puis emmailloté avec ce qu'elle avait, enfin rapporté chez elle sain et sauf».

Par cet exemple, le grec veut souligner que les femmes indigènes sont robustes et dures à la tâche, thème que l'on retrouve d'ailleurs dans un autre passage de Strabon (IV, 2) signalant, pour la Gaule Transalpine sans autre précision, que «les femmes sont fécondes et bonnes nourrices». Mais ce texte est très important car il illustre une situation sanitaire bien connue dans les sociétés passées ou traditionnelles sub-actuelles, qui accroît la dangerosité de la naissance : le travail des champs ou de la ferme n'épargne pas la femme durant sa grossesse, pas même dans les heures qui précèdent l'accouchement ni dans celles qui suivent, et les répercussions en sont souvent néfastes tant pour la mère que pour l'enfant. L'état physique de la mère joue un rôle important dans le bon déroulement d'un accouchement puis dans la qualité de l'allaitement, et un sevrage précoce peut entraîner des maladies digestives fatales pour le nourrisson. L'épuisement de la mère est aussi un gage de difficultés pour les grossesses et les accouchements suivants. Ici, apparemment et du moins pour ce qui est de la naissance, tout s'est bien passé, cependant la fréquence des découvertes d'enfants morts en phase périnatale dans le Sud-Est de la France protohistorique, dont nous aurons à reparler, ne suggère-t-elle pas qu'il pouvait en aller souvent différemment? Ce texte, riche d'enseignements, est malheureusement une exception pour notre sujet.

Muette sur les enfants est également l'iconographie. Les représentations figurées sont, d'une façon générale, peu répandues dans les artisans indigènes protohistoriques de France méridionale, du moins sur les matériaux qui nous sont parvenus, céramique, pierre et métal. Deux ensembles sont cependant assez fournis. Au Bronze final IIIb, dans l'aire de répartition du fa-

ciès mailhacien I et ses abords, Languedoc méditerranéen et Provence occidentale, les représentations anthropomorphes et zoomorphes incisées sur vases céramiques sont nombreuses, parmi les motifs géométriques. Mais le sens de ces scènes nous échappe totalement. Plus tard, à partir du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. en Languedoc oriental et en Provence occidentale, des personnages hiéatiques, très rarement féminins, presque toujours des hommes, des guerriers et des cavaliers, et des animaux symboliques, sont gravés ou sculptés dans la pierre. Il s'agit alors probablement d'honorer les dieux et de glorifier les héros des groupes humains. Quelques rares vases non tournés ou peints dans le style «subgéométrique rhodanien» offrent aussi d'exceptionnelles figurations aux V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Mais nulle part nous ne rencontrons l'enfant, sauf peut-être une fois au Bronze final IIIb, sur une coupe de la nécropole de Millas (Pyrénées-Orientales) qui s'orne d'une frise dans le style du mailhacien I (Ponsich, de Pous 1951, p. 79, fig. 65).

Sur ce vase de Millas le registre supérieur comporte des figures humaines bras levés et jambes écartées, à la manière de danseurs, des chevaux et des triangles (fig. 1, n° 3). Tous ces motifs reposent sur une ligne de sol horizontale, sauf un personnage plus petit que les autres humains, figuré au dessus de cette ligne. Si la raison de cette dimension n'est pas tout simplement un champ plus réduit, s'agit-il d'un adulte sur un arrière-plan, selon une forme de perspective, ou bien d'un enfant? La question ne peut être que posée, là encore.

Les objets eux-mêmes qui peuvent se rapporter aux jeunes âges sont ici exceptionnels ou fortement sujets à caution. Le jouet n'est attesté dans la région prise en compte que par une petite poupée en terre cuite, aux membres inférieurs articulés et aux chevilles ornées d'anneaux, découverte dans une tombe de Nîmes, celle du quartier des Oules (fig. 1, n° 4) (Py 1981, p. 124-125). Mais peut-on considérer cette poupée comme protohistorique? Sa datation est très tardive, la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., et le lieu est alors une colonie latine.

Pour les siècles antérieurs rien qui puisse être interprété comme un jouet. Bien sûr on ignore tout de ceux qui ont pu être fabriqués dans une matière périssable, comme le bois, la vannerie ou le tissu. Et il ne faut pas oublier que c'est le

jeu qui fait le jouet, et que bien des activités ludiques recourent à des objets courants, cailloux, noix, bouts de bois, etc... Mais de toute manière il est difficile de concevoir l'existence de jouets spécifiques en matières périssables si leurs homologues imputrescibles sont complètement absents.

Une autre série d'ustensiles a peut-être trait à la prime enfance, mais là encore le doute subsiste : il s'agit des vases d'allaitement artificiel des nourrissons.

En marge du monde protohistorique qui nous occupe, dans les colonies grecques comme Marseille, Agde ou Ampurias au milieu du deuxième âge du Fer, mais aussi plus tardivement, à l'aube de la romanisation, à Nîmes et à Beaucaire, des sépultures sont pourvues de petits cruchons à bec tubulaire fin sur la panse, de 2 à 5 mm de diamètre, et anse perpendiculaire à ce goulot, interprétés comme des « biberons ». C'est le cas de la tombe Marti 85 d'Ampurias au début du IV<sup>e</sup> s. (Almagro 1953, p. 88), des tombes 118 et 232 de Sainte Barbe à Marseille dans la deuxième moitié du même siècle (Moliner *et al.* 2003, p. 265 et 269 et pl. 10 et 13; mais l'embouchure de l'exemplaire de la tombe 118 est équipée de trous pouvant indiquer un usage comme saucier), d'une tombe du Peyrou à Agde datée du IV<sup>e</sup> ou du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. (renseignement G. Marchand), de la tombe du quartier des Oules à Nîmes (fig. 1, n° 5) (Py 1981, p. 123-125) ou encore de la tombe 18 des Marronniers à Beaucaire (fig. 1, n° 6) (Dedet *et al.* 1978, p. 97-101), toutes deux de la seconde moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.

On ne rencontre de vases similaires dans les habitats protohistoriques que de manière tout à fait exceptionnelle et à date très tardive : un à Saint-Pierre-lès-Martigues (fig. 1, n° 7) (Lagrand 1979, p. 88 et p. 100 fig. 13, n° 7) et un à La Cloche (Les Pennes-Mirabeau, B. du R.) (Marty 1999, p. 179 et 181, fig. 51, n° 41-1) dans la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.; un autre à Lattes dans le dernier quart de ce siècle (Py *et al.*, 2001, p. 816). Et l'extrême rareté de ces objets est bien mesurable sur le village de La Cloche dont la vaisselle a fait l'objet d'une étude quantitative : durant la première moitié du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., sur un total d'au moins 1425 vases, ce petit cruchon est unique. Là encore on remarquera que, par leur datation comme par leur situation géo-

graphique, ces cas sont à la marge du monde protohistorique indigène.

Cette interprétation de la fonction de « biberon » pour de tels récipients est plusieurs fois étayée, soit par le jeune âge du défunt, d'après les os, un « nouveau-né » pour la tombe 118 de Sainte Barbe et un « immature » pour la tombe 232 du même cimetière, soit, en l'absence de restes osseux conservés, par l'association avec une petite poupée articulée en terre cuite dans la tombe Marti 85 d'Ampurias ou dans la tombe nimoise du quartier des Oules. Mais cet usage fait actuellement l'objet d'une remise en cause, du moins à propos des exemplaires de Gaule romaine. On a en effet constaté que la morphologie de ces vases n'était guère adaptée à cette fonction, et en particulier la tubulure verseur était trop fine pour un écoulement idoine. Une autre hypothèse a été avancée, expérimentation à l'appui, celle du tire-lait par aspiration, pour faciliter la mise en route de l'allaitement (Rouquet, Lorient 2000; Rouquet 2003). Mais quoi qu'il en soit, biberon ou tire-lait, de tels petits vases à tubulure très fine ne figurent pas ailleurs dans le monde indigène protohistorique du Sud-Est de la France.

De très rares cruchons de dimensions quelque peu supérieures, environ 20 cm de haut pour autant de diamètre à la panse, à tubulure plus large (de 0,8 à 1,2 cm de diamètre) permettant un écoulement facile du liquide, et à col largement ouvert (16 à 20 cm de diamètre) sont attestés dans des nécropoles protohistoriques du Sud de la France : un dans la tombe 120 du Moulin à Mailhac au Bronze final IIIb (Taffanel, Janin 1998, p. 101), un de la même époque dans la tombe 95 du Causse à Labruguière (Giraud *et al.* dir. 2003, T. 3, pl. 13), un autre encore dans la tombe 244 de Gourjade à Castres (*ibid.*, p. 157) à la transition Bronze final IIIb-premier âge du Fer. L'exemplaire du Moulin possède en outre un diaphragme intérieur, à la base du col, pour retenir le liquide. Ces vases ne peuvent convenir pour un usage de tire-lait, mais on peut se demander s'ils n'ont pas pu servir de biberon, même si les défunts de ces trois tombes, un adulte au Moulin et à Gourjade et un enfant entre 5 et 10 ans au Causse, ont passé l'âge de l'allaitement. En effet, une carte postale du début du XX<sup>e</sup> siècle montre une paysanne bretonne tenant un bébé et un cruchon semblable servant manifestement à nourrir ce dernier, dont

la tubulure, large, est entourée d'un embout en matière organique (Eveillard, Huchet 1999, p. 18). Quoi qu'il en soit, en l'absence des objets spécifiques de l'allaitement artificiel, et vu le caractère exceptionnel des vases pouvant servir occasionnellement à cet usage, nul doute que l'allaitement naturel a dû être primordial ici, comme cela est attesté dans les civilisations classiques de la Méditerranée (Dasen 2003b).

En définitive, ce bilan des sources d'origine non funéraire et des objets de la vie de l'enfant protohistorique est singulièrement mince, et la plupart des documents évoqués ici sont sujets à caution; rien n'indique qu'ils concernent en fait des enfants. Mais cette absence, ou quasi-absence, de traces des enfants dans la vie quotidienne protohistorique est-elle en elle-même révélatrice? On pourrait être tenté d'y voir une faible importance accordée à l'enfant dans la maison et à l'enfance dans la société. Les données de l'archéologie funéraire montrent au contraire qu'il n'en est rien. D'après elles, il est clair que l'enfance n'est pas ignorée et que chaque âge de l'enfance a sa place dans la société.

#### *Projet et limites*

Dans ce miroir qu'est la tombe on saisit l'enfant dès sa venue au monde, voire durant les derniers mois de sa gestation, mais il disparaît à l'aube de l'adolescence vers quinze ans. Nous avons donc là les deux extrémités de cette étude.

En effet, dans le Sud de la France protohistorique, les sépultures des sujets compris entre quinze et vingt ans ne se distinguent actuellement pas de celles des adultes, et les pratiques mises en œuvre, du moins ce que nous en percevons, sont semblables pour les uns comme pour les autres. Un examen exhaustif des différentes publications monographiques des nécropoles de l'aire prise en compte suffit pour s'en convaincre : il conduit à un constat d'uniformité entre les unes et les autres. Pour les défunts de plus de 15 ans, les différences de traitement ne paraissent plus reposer essentiellement sur l'âge au décès, mais plutôt sur d'autres critères, sexuel, sociaux ou religieux.

Pourtant la maturité biologique intervient bien plus tard que l'âge de quinze ans. Du point de vue de l'anthropologie physique on considère qu'elle n'est atteinte qu'à trente ans. Elle est

marquée par la soudure de la diaphyse et du point épiphysaire médial de la clavicule, dernière synostose à se produire dans l'ossification du squelette. Si donc notre corpus de tombes exclut les individus immatures de plus de quinze ans, bien évidemment les conclusions tiendront compte de cette inadéquation entre la maturité biologique et ce fait social que constitue l'égalité apparente de traitement funéraire entre adolescents et adultes.

Les deux premiers chapitres seront consacrés à la recherche des enfants dans les tombes, en termes de grandes classes d'âge. En un lieu donné, non seulement les présences mais aussi les absences sont révélatrices, et il convient d'estimer la relativité des unes comme celle des autres. Pour cela, deux éclairages historiques sont nécessaires en préambule, et ce sera l'objet du chapitre 1, d'une part sur l'importance de la mortalité infantile dans un système démographique de type archaïque, et d'autre part sur la place de l'enfant dans l'idéologie traditionnelle de la mort. Le chapitre 2 cherchera à établir la comptabilité des enfants dans les divers lieux de sépulture, et aboutira à leur rangement par grandes classes d'âge au décès, en fonction de la nature de ces lieux, nécropoles de pleine nature ou habitats. Les quatre chapitres suivants dresseront le corpus des tombes disponibles actuellement, arrêté à la fin de l'année 2004, dans le cadre géographique et temporel retenu, et chercheront, par grandes classes d'âge, à caractériser les pratiques mises en œuvre et à en cerner la signification sociale : morts en période périnatale (chapitre 3), nourrissons d'un à douze mois (chapitre 4), jeunes enfants de un à six ans (chapitre 5) et grands enfants de sept à quatorze ans (chapitre 6). Ce travail découle en fait d'une lecture nouvelle de la documentation de base, les tombes elles-mêmes et leur contenu, pour leur plus grande part déjà publiés. Toutefois, un complément d'enquête s'est avéré nécessaire pour mesurer l'ampleur du phénomène d'enterrements d'enfants en habitats, à l'échelle de toute une région. Il s'agissait de rechercher et d'étudier les restes osseux de jeunes enfants non reconnus comme tels dans les lots d'os de « faune » découverts dans les fouilles menées sur ces sites, à partir du moment où ceux-ci ont été conservés, soit depuis les années 1960. Le résultat de cette recherche, avec notamment l'étude

anthropologique des restes osseux, sont consignés dans un premier dossier complémentaire. Par ailleurs, la symbolique sexuelle du mobilier accompagnant éventuellement le jeune défunt intervient fréquemment dans cette étude et permet une conclusion importante. Il convenait donc d'apporter les justifications nécessaires de sa reconnaissance et ce sera l'objet du second dossier complémentaire.

Cette étude est consacrée au monde indigène du Sud de la France. Les nécropoles des colonies grecques, celles de Marseille et d'Agde, pour ce qui en est actuellement connu, ne seront donc sollicitées qu'à titre comparatif, dans les conclusions.

Bien entendu ce face à face avec l'enfant protohistorique en son tombeau ne saurait être aussi riche que celui que rendent possible textes et représentations iconographiques dans d'autres civilisations et pour d'autres époques. Sa vie quotidienne, son éducation, ses occupations, sa participation aux activités économiques, à la vie religieuse de la communauté, les sentiments des adultes à son égard, autant d'aspects que nous ne pouvons saisir. Néanmoins les données dont nous disposons sur les enfants de la Protohistoire du Sud de la France grâce à l'archéologie funéraire forment un ensemble considérable et cohérent. Les coutumes funéraires que les adultes déploient varient en fonction de la classe d'âge à laquelle appartient le jeune mort. De cette lecture des tombes ressortent donc un certain nombre de représentations collectives concernant chaque âge de l'enfance. Et les comparaisons que fournissent avec plus ou moins d'abondance des sociétés contemporaines et voisines de celle qui nous retient ici, ou plus récentes et plus lointaines dans l'espace, sont susceptibles de nous aider à éclairer ces usages.

\* \* \*

Merci à Henri Duday, directeur de recherche au CNRS (UMR 5199, Laboratoire d'Anthropologie des Populations du Passé de l'Université Bor-

deaux 1) et directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études. Ce travail est le prolongement d'une collaboration qui a débuté lors des fouilles de sépultures de très jeunes enfants, d'abord sur l'oppidum de Vié-Cioutat dès le milieu des années 1970, puis, au cours de la décennie suivante, sur celui de Gailhan. Il n'aurait pu être réalisé sans l'enseignement théorique et pratique qu'Henri Duday a dispensé lors des stages «Ostéologie humaine» (juin 1986) et «Approche anthropologique des sépultures à incinération» (octobre 1992), ce dernier comportant une application sur un ensemble d'urnes ossuaires de la nécropole de Gourjade (Castres, Tarn). Merci à Sylvie Dedet et à Georges Marchand, chercheur associé au CNRS (UMR 5140, Montpellier-Lattes), qui, tout comme Henri Duday, ont bien voulu lire le manuscrit et me faire bénéficier de leurs corrections et de leurs remarques. Merci encore à Georges Marchand pour les nombreux échanges d'idées sur le sujet et, plus généralement, sur le funéraire protohistorique. Merci à Philippe Gruat, également chercheur associé au CNRS (UMR 5140, Montpellier-Lattes) et directeur du Centre archéologique départemental de l'Aveyron, qui a bien voulu me confier l'étude de la série de tombes de périnataux mise au jour sur l'habitat aveyronnais du Puech de Mus dont il dirige la fouille. Merci à Thierry Janin, directeur de recherche au CNRS (UMR 5140, Montpellier-Lattes), pour ses déterminations des os humains des tombes de Saint-Julien à Pézenas (Hérault). Merci aux archéologues et aux responsables de dépôts de fouille qui m'ont permis ou facilité l'accès aux documents, notamment lors de la recherche des restes osseux d'enfants découverts sur les habitats du Languedoc oriental et de ses abords, ou m'ont procuré photographies et relevés : Claire-Anne de Chazelles, Sébastien Barberan, Marc Célié, Jean Charmasson, Olivier Dayrens, Jean-Luc Fiches, Véronique Fabre, Yves Gascó, André Michelozzi, Martial Monteils, Jean-Michel Pène, Xavier Périer, Fabrice Pons, Michel Py, Claude Raynaud, Jean-Claude Roux, Jean Salles et Laurent Sauvage.